

legs de sa famille, dans laquelle les dons naturels pour les lettres et les arts sont devenus héréditaires. Mais tous ces talents, dont un seul bien cultivé aurait suffi à la gloire d'un homme, M. Barbarin n'en usait que pour le besoin du service ou de ses fonctions.

Bien que cela ait contribué à sa popularité dans le pays, là n'en est point la cause; il l'a tient d'une vertu plus haute; elle découle d'une source divine, et c'est au plus profond de ses entrailles, dans les replis d'un cœur qui ne battait jamais plus fort qu'à l'aspect des infortunes ignorées et des misères honteuses, qu'il faut aller la chercher.

C'est cet ardent amour du prochain, cette tendre compassion pour les malheureux, cette ingéniosité active et délicate à consoler, à secourir, qui ont conquis à M. Barbarin cette admiration discrète et respectueuse dont chacun, à Montréal, entourait ce digne ecclésiastique.

Si ce saint homme a été une bénédiction pour sa Communauté, il reste un honneur pour la France et une gloire pour le Canada qui, tous deux, le réclament pour un de leurs.

Que de bien il a fait! que de secours venus à temps et surtout pendant les rigueurs de l'hiver! Que d'infortunes cachées n'a-t-il pas secourues! Ses obligés et lui, seuls, le savent, car son opiniâtre discrétion doublait encore le prix du bien-fait.

Sous la franche bonhomie de ses manières et de son langage, que d'affabilité et de douceur! quel tact, quelle pénétration affectueuse et clairvoyante! Il se faisait tout à tous: humble avec les petits, plein de science avec les savants, artiste avec les artistes, comprenant à demi mot, épargnant une confiance pénible, et, sublime effort de la charité, afin d'éviter les explosions de la reconnaissance, réussissant à persuader ses obligés que lui seul demeurait leur débiteur.

Nature généreuse, expansive, la charité débordait de son cœur plein d'amour et de tendresse: la vue d'un malheureux, le récit d'une infortune, l'exposition d'une misère, l'attendrissaient jusqu'aux larmes.

Ne prenant personne pour confident de ses œuvres, il s'imposait une rude tâche, et d'autant plus pénible qu'il choisissait l'ombre du soir pour cacher ses visites et ses distributions. Sa soutane dont les reflets moirés et les teintes brillantes par places, révélaient les longs services, était un vaste compartiment où s'engloutissaient les mille objets destinés à sa nombreuse clientèle.

Que de traits à raconter, si nous ne craignons de manquer au précepte évangélique auquel il conforma sa vie: «que votre main droite ignore ce que donne votre main gauche.»

Par le fait suivant, on pourra juger de l'homme.

Un de ses amis, appelé au dehors de grand matin, se heurte en marchant contre une masse informe et noire placée au milieu de la chaussée d'une rue déserte. Cette masse se relève et s'excuse auprès du passant, qui reconnaît M. Barbarin. Surprise, confusion de l'ami qui s'excuse à son tour.

Savez-vous ce que faisait M. Barbarin? Il ramassait des éclats de bouteille qu'il rangeait en tas sur un des côtés du trottoir. Le brave homme s'était dit que les chevaux d'un pauvre journalier pouvaient se blesser, et que l'accident aurait occasionné une dépense au travailleur.

Sa bonne âme ne se mettait pas seule en frais pour trouver des moyens d'obliger, son esprit devenait aussi parfois le complice de son cœur.

Un jour, un musicien de passage qu'il avait aidé, lui demande comme dernier service, de bien vouloir acquitter un

compte d'hôtel. Une personne présente lui fait remarquer le chiffre un peu fort de l'addition, et donne à entendre que la note est peut-être fautive.

«Oh! quant à cela non; j'en réponds, fit-il en riant. Je connais mon homme, il est trop bon musicien pour faire une fautive note.» Et il paya la facture.

Une personne fort intime avec M. Barbarin et à laquelle nous marquons notre admiration pour cette bonté si profonde, si universelle, nous avoua n'avoir jamais connu âme semblable. Si M. Barbarin habitait la forêt, reprit-elle, je suis sûr qu'il garnirait d'écorce le tronc dépouillé des arbres. Cette métaphore un peu vulgaire pour un tel sujet, traduit cependant à la lettre, le besoin de sacrifice et de dévouement qui était la loi, le principe et la flamme de cette existence, hélas! trop tôt finie pour les affligés de Montréal.

Mercredi de la semaine dernière, une assistance nombreuse et recueillie, dans laquelle on remarquait beaucoup des principaux citoyens de notre ville, les députations des communautés religieuses et des diverses paroisses de Montréal, les Révérends Pères S. J., les prêtres de l'Evêché, les Sulpiciens en corps, les élèves du Séminaire de Montréal, ceux des Frères de la Doctrine Chrétienne se pressaient au service funèbre célébré pour le repos de l'âme de feu M. Barbarin.

M. Bayle, supérieur de St. Sulpice, officiait pour la circonstance, ayant pour diacre le révérend M. Lenoir, un ami du défunt.

Comme un dernier hommage rendu à la mémoire du feu maître de chapelle, les chœurs de Notre-Dame, sous la direction de M. Lavoie, étaient venus chanter le *Requiem*.

Au milieu de la nef centrale, entre une double rangée de cierges, derrière laquelle s'étendaient en haie les ecclésiastiques en surplus, s'élevait un cénotaphe recouvert d'un simple drap noir à minces bandes d'or. Sur le cercueil vide, les modestes insignes du ministère du défunt: l'étole et la barrette.

A la vue de la simplicité de cette décoration dont la lueur tremblotante des cierges faisait ressortir l'austère nudité, l'on ne pouvait se défendre d'une émotion profonde, qu'augmentaient encore les sonorités chorales de la mélodie grave et triste du *De Profundis*.

Malgré soi, en suivant la cadence de la mesure, en écoutant le timbre de ces voix, l'oreille éprouvait comme une déconvenue et l'on cherchait aussitôt du regard, celui qu'on avait coutume d'entendre et de voir à cette place conduisant les chœurs, les animant de son geste, les soutenant de sa voix, oubliant, hélas! que cette voix est à jamais muette. Malgré tout, la destinée de cet homme s'imposait à l'esprit; on comparait l'avenir brillant qu'il pouvait réaliser avec son passé obscur, ce qu'il aurait pu devenir avec ce qu'il avait choisi d'être.

On songeait à la tiare rayonnant sur la tête d'un de ses aïeux, à la pourpre romaine qu'avaient portée ses ancêtres, aux honneurs, aux dignités de sa maison, aux obseques magnifiques faites autrefois à ces princes de l'Eglise. De riches tentures, des draperies superbes, l'or, l'argent, le velours, relevaient sans doute par leur éclat la pompe de leurs funérailles!

D'ailleurs, qu'importent ces distinctions dernières à celui qui méprisa toujours les grandeurs? Après les satisfactions du devoir accompli, ce que recherchait M. Barbarin c'étaient les joies ineffables d'une charité constamment active, discrète, ingénieuse, inépuisable.

Aussi le peuple, en une inspiration du cœur, a-t-il trouvé, de lui-même, dans l'énergie de son amour et la naïveté de son langage, l'unique titre que M. Barbarin ambi-

tionnât. Nous ferons remarquer en effet que les Sulpiciens, quel que soit leur grand âge, ne sont jamais désignés que par l'appellation: le révérend Monsieur tel ou tel. Pour notre cher défunt, ce n'était ni Monsieur ni Révérend, on ne savait qu'un nom, celui que tous, enfants, vieillards, hommes et femmes, donnaient à cet ami des pauvres. On l'appelait: le père Barbarin!

Ce seul mot, que le temps consacra, ne vaut-il point l'oraison funèbre la plus éloquente et l'épithète la plus pompeuse?

La conscience populaire a incarné dans ce mot sa reconnaissance et son amour; respectons-la comme un décret du ciel. Notre vœu le plus cher, c'est que ce nom de père soit gravé sur sa tombe comme une récompense suprême, comme le titre de noblesse le seul digne de ce chrétien.

A. ACHINTRE.

ECHOS DE PARTOUT

Voulez-vous savoir comment s'appellent quelques-uns des dix-huit journaux qui paraissent à Yédo? Le *Nishinshishi*, tirant quotidiennement 1500 à 1500 exemplaires; le *Shinbansoshi*, de 8 à 900 exemplaires; le *Tohionishishi Shimboum*, même tirage.

Les eaux provenant du traitement des tabacs et que les manufactures vendent sous le nom de nicotine seraient excellentes pour détruire en quelques instants les myriades de pucerons qui, au printemps, pullulent sur les feuilles des pêchers. Cette nicotine, noyée dans trente, quarante ou cinquante fois son volume d'eau, suivant le degré, est aspirée dans une pompe à main pour asperger et lancée sur les arbres. En arrosant au pied les rosiers, les fraisiers et les pieds de salades qu'attaquent les vers blancs, on obtiendrait également d'excellents résultats et l'on éviterait le déplantage toujours préjudiciable à la bonne venue des plantes.

Voici une curieuse statistique: c'est celle du nombre de chats qui existent à Paris. Les chats ne payant pas de taxe, elle n'a été dressée qu'approximativement; néanmoins son auteur, un fort original, qui a mis un an à l'achever, nous la donne comme assez exacte.

D'après cette statistique, il y a dans les vingt arrondissements 114,000 chats.

La consommation des fruits secs a fait en Angleterre des progrès énormes. Il y a quelques années, ce pays en consommait 12,000 tonnes; aujourd'hui, la même quantité suffit à peine à la seule ville de Londres. La Grèce produit actuellement 82,000 tonnes de raisins secs, sur lesquelles l'Angleterre en absorbe 45,000.

Un médecin de la Nouvelle-Zélande a eu à constater un cas curieux d'empoisonnement par les amandes de pêche. On sait que ces amandes contiennent une proportion appréciable d'acide cyanhydrique ou acide prussique, l'un des plus violents poisons connus.

Un enfant ayant mangé plus d'une trentaine de grammes d'amandes de pêche, fut pris d'étourdissements, de stupeur, de défaillances, d'impossibilité de se tenir debout sans aide, symptômes ordinaires de l'empoisonnement. Bien que cette quantité d'amandes fût assez faible, elle avait suffi pour occasionner ces désordres, qui ne prirent fin qu'après l'expulsion complète par vomitif et purgatif de la cause du mal.

Un mariage qui produit grand émoi dans le high-life viennois doit s'accomplir prochainement. S. A. le prince Auguste de Sayn-Wittgenstein-Hohenstein épouse demoiselle Gertrude Westenberger, fille d'un maître d'école d'Erbach et dont la seule dot est une beauté extraordinaire.

Guerre aux corneilles, tel est le cri qui vient de retentir dans le département de la Seine-Inférieure. Ces oiseaux qui, au mois d'avril, suivent les labourers pour happer au fur et à mesure qu'ils les aperçoivent les vers blancs que le soc de la charrue amène au jour, sont durant les autres mois de l'année de grands destructeurs de blé, de semences, de graines de toutes sortes: elles s'attaquent même aux œufs pondus par les volailles dans les poulaillers. Un ancien arrêté avait rangé les corneilles parmi les oiseaux insectivores qu'il convient de protéger; mais le conseil général, devant les plaintes qui lui arrivaient de tous les points du département, a ordonné une enquête. Le résultat est prévu, c'est: Guerre aux corneilles

D'après de récentes expériences faites au jardin botanique de Gand, la résistance des feuilles de la *Victoria Regia*, belle plante aquatique originaire d'Australie, est tout à fait extraordinaire. L'une de ces feuilles, arrivée à son entier développement, couvrant plus de 1 mètre carré de la surface du bassin, a pu supporter le poids d'un enfant, puis celui d'un homme, et elle ne s'est enfoncée dans l'eau que sous la pression d'une masse de briques pesant 346 kilogrammes, soit le poids de trois hommes de taille et de force moyennes.

En 1874, il a été imprimé en France 11,917 ouvrages nouveaux ou réédités, indépendamment, bien entendu, des revues, journaux et autres publications périodiques. A ce chiffre s'ajoutent ceux de 3841 morceaux de musique vocale ou instrumentale, et 2196 gravures ou cartes géographiques. On estime que depuis une vingtaine d'années, le nombre total des productions intellectuelles françaises s'est maintenu dans une moyenne de 15,000.

Quand Benjamin Franklin mourut, il laissa à chacune des deux villes de Boston et de Philadelphie une somme de 5000 dollars destinée à être prêtée par petites sommes à de jeunes ménages d'ouvriers voulant s'établir et travailler pour leur compte. Il disposait également qu'après une période d'un siècle, le capital, augmenté des intérêts accumulés, serait affecté à des travaux d'utilité publique dans chacune de ces deux villes. En janvier dernier, la somme afférente à Philadelphie se montait déjà à 46,835 dollars; celle afférente à Boston à 182,298 dollars, et l'on espérait que dans quatorze ans cette dernière somme se monterait à 400,000 dollars, soit 2 millions de francs.

Le célèbre tableau du *Saint Antoine*, de Murillo, dont un fragment volé le 5 novembre dernier vient d'être retrouvé à New-York, fut peint en 1656 pour la chapelle des fonts baptismaux de la cathédrale de Séville. Murillo avait alors trente-huit ans. Le tableau a 5½ mètres de haut et 3½ de large. Il fut payé 10,000 réaux, soit environ 2500 francs, par le chapitre, qui l'avait commandé. En 1813, Wellington, frappé de la beauté de cette œuvre, proposa de l'acheter au nom de l'Angleterre, et, pour prix, offrit de le couvrir d'onces d'or. On a calculé que cette couverture représentait une somme de 1,250,000 francs. Bien qu'ébloui par cette fortune, le chapitre refusa noblement de se défaire du chef-d'œuvre considéré comme l'une des gloires de Séville.

Voici une preuve curieuse de l'énorme développement pris par le commerce anglais depuis deux siècles. En 1663, le tonnage des navires anglais ou autres sortis des ports de la Grande-Bretagne était de 146,000 tonnes; en 1688, année de la révolution qui a fondé le véritable gouvernement représentatif, le tonnage s'éleva à 286,000 tonnes; en 1760, il était de 574,000 tonnes; en 1787, de 1,237,000. De 1800 à 1820, le tonnage varie entre 1,925,000 et 1,985,000 tonnes; en 1836, il s'éleva à 3,325,000 tonnes; en 1868, les sorties des ports anglais dépassent 17 millions de tonnes, pour atteindre le chiffre de 21 millions en 1872.

VIEILLES GAZETTES

(Suite)

IV

Le journal est fils de l'imprimerie. Il est impossible sans elle. De plus, on ne le voit que dans les pays où la discussion des affaires publiques est tolérée ou permise.

La *Gazette de Pékin*, Chine, remonte à la fin du dixième siècle. Mais la presse en ce curieux pays est restée à l'état d'enfance, et pour tout dire, ne dépasse guère la limite des publications officielles.

Le journal le plus ancien que l'on connaisse en Europe est de Neuremberg. Il porte la date de 1457, ce qui lui donne l'âge respectable de quatre cent dix-huit ans.

De 1465 à 1492, l'imprimerie s'établit dans plus de cent cinquante endroits du centre de l'Europe.

Les controverses religieuses du XVIème siècle firent naître la forme du journal moderne. Une animation extraordinaire se manifestait alors dans les esprits; on voulait savoir, discuter, enseigner. Les gros traités étaient trop étendus, trop longs à lire, et, pour la plupart des gens, trop profonds.